

« S'il ne fallait que désirer le bien pour être heureux, tous les hommes le seraient sans doute : mais il est si facile de s'égarer sur la route du bonheur ; l'imagination même le montre si souvent où il n'est pas, que l'homme le plus sage n'ose blâmer le misanthrope lorsqu'il accuse la nature.

Je ne suis pas moins avide que tout autre de voir tous les peuples de la terre unis par des liens tricolores ; mais quelque vif que soit mon empressement, je regarde autour de moi, et jusqu'à ce que l'édifice que j'habite soit entièrement achevé, je n'ose pas, je l'avoue, aller en commencer un autre sur une terre étrangère. - Je porte autant de haine, que tout autre citoyen, à ces lâches déserteurs de la patrie dont la tête est agitée par le délire de l'orgueil, et dont la vie criminelle ne peut inspirer que des désirs de vengeance. - J'ai peut-être autant d'horreur, à moi seul, que vous tous ensemble, pour ces despotes imprudents qui recèlent le crime, et qui osent établir chez eux des ateliers où des cyclopes ridicules s'efforcent à forger des fers dans l'espoir de nous remettre sous le joug. Mais quelque soit mon indignation pour les uns et les autres, mon opinion n'est pas qu'on doive les punir de la même manière. Il me semble que la prise de Worms ou de Coblenz ne ferait que pousser l'aristocratie un peu plus loin, mais ne la détruirait pas. Il me semble que nous ne devons pas suivre aveuglement les oscillations capricieuses et maladroites de Léopold, ni courir jusqu'à Vienne après des manifestes ou des protestations qui n'ont d'autre but que celui de nous attirer en Allemagne.

Cependant de quelque côté qu'on envisage la grande question qui nous occupe, la décision pour l'affirmative ou pour la négative présente en même temps des avantages et des inconvénients. Ceux que leur amour pour la liberté, engage à illustrer notre révolution en portant nos armes sur des terres étrangères, ceux-la, dis-je, ont bien senti qu'il répugnait à leur cœur d'allumer les flambeaux de la guerre : aussi nous disent-ils qu'en la déclarant nous ne ferions que la continuer, et que nous devons depuis longtemps nous regarder comme en état de guerre. Cela n'est peut-être que trop vrai à certains égards : mais si nous sommes encore dans les sollicitudes, est-ce en les multipliant que nous trouverons le bonheur. Il s'agit de savoir si on doit attaquer les puissances qui soutiennent et même excitent nos émigrants, ou s'il faut attendre leur invasion. Cette question est si naturelle, elle nous touche même de si près que je suis étonné qu'on ait attendu jusqu'à présent pour la mettre à l'ordre du jour. Il y a si longtemps qu'elle devait être à l'ordre de la nation, que je me défie maintenant de la voir à l'ordre des ministres.

Un Orateur (M. de Sillery<sup>1</sup>) nous a dit que c'était le malheur qui nous avait rendu méfiants ; mais il a oublié de nous prouver que la confiance était toujours compagne du bonheur. Est-ce à vous, messieurs, qu'il faut parler de confiance ? à vous qui, sans doute, vous rappelez encore tous les maux qu'elle nous a causés. Est-ce à nous qu'il faut parler de confiance, nous dont l'âme brûlante s'enthousiasme à l'apparence même des vertus civiques, mais dont le cœur sensible pardonne depuis trois ans à des crimes renouvelés chaque jour ?

Cependant cette considération n'est pas une de celles qui me décident à croire que nous ne devons pas porter nos forces au de-là de nos frontières. Sans la mettre entièrement à l'écart, je pense qu'elle n'est pas la plus importante ; parce que les trahisons, à supposer qu'il s'en fit, de quelques chefs de l'armée, ne seraient qu'une suite de la grande trahison, et par conséquent de la déclaration d'une guerre offensive.

Voyons donc si nous trouverons des indices de trahison sans en prévoir de si éloignés ; voyons si nous avons besoin de porter si loin nos soupçons. Pourquoi nous propose-t-on la guerre ?... Qui est-ce qui nous propose la guerre ?... et, dans quel moment nous propose-t-on la guerre ?... Voilà, messieurs, des questions<sup>1</sup> qui mériteront une sérieuse attention.

On nous invite à déclarer la guerre, pour assurer, dit-on, notre constitution, enfin pour terminer la révolution. Je pense, moi, que la guerre serait un supplément, et un très critique supplément à la révolution. De plus, si c'est un des malheurs de l'humanité que toute constitution, que tout passage à la liberté doivent être scellés du sang de quelque individu ; sommes-nous destinés à colorer le sceau de notre code sacré, avec le sang de ces vils brigands réfugiés à Coblenz ?

---

<sup>1</sup> Charles-Alexis Brûlart, marquis de Sillery.

On nous dit que c'est pour punir les tyrans, qu'il faut déclarer la guerre. Mais n'est-ce que d'aujourd'hui que les Français s'aperçoivent que les tyrans sont leurs ennemis ? La première pierre qui tomba de la Bastille fut le signal de la haine que nous leur porterons éternellement.... Voulez-vous les punir réellement ? Voulez-vous tirer vengeance des efforts qu'ils font chaque jour pour détruire votre constitution ? Commencez par lui donner toute sa force parmi vous : faites d'abord respecter votre constitution par tous les habitants de l'empire ; achevez l'arche sainte avant que d'essayer de la promener sur les terres étrangères ; assurez enfin le pavillon national dans le sein de la France ; il n'aura besoin que d'être stable et bien assuré pour que tous les peuples le voient des quatre coins de l'univers. Votre bonheur alors sera vraiment le tourment du despotisme ; mais lui livrer la guerre, c'est lui procurer ses plus tendres amusements.... Quoi, c'est en versant du sang que vous croiriez punir les despotes ? Ah ! messieurs, si notre déclaration de guerre pouvait les affliger, ce n'est que parce que nous leur ôterions par là la douce gloire de provoquer un acte qui fit toujours leurs plus chers délices. Et puis, qui puniriez-vous de l'insolence de ces soi-disant maîtres de la terre ? quelques victimes ignorantes ou trompées, quelques automates, derrière lesquels seront toujours retranchés les courageux aristocrates. On nous dit encore que la guerre est nécessaire pour purger la terre des vices d'un tas d'hommes qui pourraient la corrompre.... Mais quand notre sol est encore plein des ordures de l'aristocratie, pouvons-nous de bonne foi nous charger de balayer la maison d'autrui ? Croiriez-vous qu'il fût nécessaire de conduire des soldats jusqu'au Vatican, pour corriger et punir vos prêtres réfractaires ? Tandis que certain palais regorge d'ennemis du bien public, est-il bien prudent de ne montrer de l'inquiétude qu'à l'égard de ceux qui vous ont du moins débarrassé de leurs vices, et qui mentent le plus pitoyablement possible des parchemins ridicules ?

Mais messieurs, si l'on peut s'étonner de la proposition que l'on nous fait, ce n'est pas encore tant par rapport à la guerre même. Car celui qui n'adopterait mon opinion que par pusillanimité serait un lâche, et ce mot n'est plus français qu'à Coblenz Cette déclaration de guerre ne me surprend que lorsque à l'imitation du célèbre Robespierre, je songe à ceux qui nous en suggèrent le projet.... Quoi ! le jour serait-il arrivé, où les partis, même les plus divisés, doivent émettre la même opinion ? Quoi ? je croirais, moi patriote, aux conseils de ..... Mais plus je réfléchis à notre position actuelle, plus je trouve de bizarreries dans la marche d'une révolution. En effet, comment expliquer cette fatale uniformité de vœux entre des partis qui jusqu'à présent sont formellement contredits. Cette tribune retentit du cri de la guerre ; et quoique patriotes d'un autre genre que nous, les Feuillants poussent le même cri. Ce qui m'étonne bien plus encore c'est que miraculeusement les courtisans pensent aujourd'hui comme Brissot et Rœderer !... Mais les uns voient peut-être dans la guerre le moyen de tout détruire, et les autres celui de tout affermir ; cela étant, cette uniformité de vœux s'explique assez intelligiblement ; c'est-à-dire, que tous veulent détruire Coblenz, mais que la plus grande partie ne le fait que pour rétablir Versailles. Il n'est pas possible de céder, sans crainte, aux vœux de certains politiques dont la vie est un tissu de mensonges et de perfidies. D'ailleurs, des agents, qui ont craint de punir des rebelles par un décret, doivent être très suspects lorsque, renonçant à cette même tendresse, ils vous conseillent d'aller braquer des canons contre eux.

Dans quel moment nous propose-t-on de déclarer la guerre ? C'est après plusieurs mois de l'émigration la plus scandaleuse ; c'est après la disparition totale de notre numéraire ; et remarquez bien, messieurs, c'est avant que l'assemblée nationale puisse, grâce aux embargos ministériels, punir les auteurs de ces crimes de lèse nation. Quand propose-t-on de conduire certains régiments au combat ? C'est lorsque leur capitulation avec nous est finie. Si les meneurs de notre système politique étaient de bonne foi, oseraient-ils compter sur les cantons suisses dont les troupes ne sont plus liées à nous ?

Je m'empresse de passer à la dernière question que je me suis faite, et la voici : dans quel moment nous propose-t-on de déclarer la guerre ?....

Jugeriez-vous que c'est le moment de faire une guerre étrangère, lorsque l'assemblée nationale est assiégée chaque jour de pétitions, où des départements se plaignent des troubles causés par le fanatisme ; où des districts dénoncent des turbulents aristocrates ; où des citoyens même fonctionnaires dans la capitale de l'empire sont dénoncés comme ennemis de la constitution ? Enfin lorsque l'assemblée nationale est assiégée d'adresses qui peignent vos bataillons de citoyens sans armes et sans vêtements, et des places fortes où les boulets sont d'un calibre et les canons de l'autre. Nous municipaliserons, nous a dit à cette tribune un excellent citoyen, en parlant de nos victoires dans l'étranger..... Mais ce vertueux spartiate juge d'après son cœur tous les fonctionnaires publics. Lorsque M. Rœderer nous propose d'aller municipaliser en Allemagne, il croit sans doute que nous

municipaliserons bien dans toute la France. Et puis ne nous étourdissons pas sur la marche qui conduit les peuples à la liberté ; cette marche est, on peut le dire, lentement progressive ; et si le cœur de tout bon français s'épanouit à la vue d'une cocarde nationale, il n'est pas moins vrai que l'ignorance, le fanatisme, et les erreurs de certains peuples rendent leur vue peu sensible au mélange de nos trois couleurs. Est-ce dans le moment où l'on dit partout que nous sommes dans une anarchie déplorable que l'on crût que nous ferons beaucoup de prosélytes ?.... Egarés par les poisons dégoûtants de ces vils écrivains dont la gloire se fonde sur les beaux rêves de Coblenze, égarés, dis-je, les peuples mêmes les plus voisins de nous ne se doutent pas des bienfaits de notre constitution ; les barrières des tyrans ne s'ouvrent qu'aux calomnies des Durosoy<sup>2</sup>, Mallet du Pan<sup>3</sup> et autres valets du despotisme. Je vous parle d'après mon expérience ; j'étais à Turin dans les premiers temps de la révolution française, le fanatisme y profitait si bien de son empire sur les faiblesses humaines que vos émigrés y étaient adorés, tandis que des citoyens français et non ennemis de la révolution, étaient aussi détestés par le peuple que persécutés par le gouvernement. Oui, messieurs, les émigrations qui nous sont le plus funestes, ce sont ces pamphlets que nous avons la bonté de tolérer, comme si par liberté d'opinion, on pouvait jamais entendre liberté de calomnie ?

Cependant ce n'est pas décider la question sur la guerre que faire la peinture affligeante de nos calamités. Ce n'est pas non plus en promenant les vœux de la liberté, en exaltant les élans du courage, qu'on résout toutes les difficultés qui se rencontrent dans cette crise politique..... Soutenir que nous ne devons pas attaquer, ce n'est pas, je le répète, fournir des ressources à la timidité, et encore moins à la lâcheté. Rappelons-nous que nous sommes un peuple libre, et que si les despotes ne font la guerre que pour distraire ou affaiblir leurs esclaves, nous ne devons, au contraire, y avoir recours que lorsque ce fléau est inévitable, et que dans cette opération cruelle, le corps de l'humanité y trouve réellement son avantage. On s'écrie, que nous sommes en guerre depuis trois ans !.... Eh bien ! cela signifie tout au plus que nous aurions besoin de repos.

Cependant je sens, aussi vivement qu'un autre, qu'il est nécessaire que la nation sorte de cet état de sollicitude, on pourrait même dire d'inertie, si nos aristocrates ne faisaient chaque jours des leurs.....

Oui, je conviens qu'il faut donner le dernier coup de main au grand œuvre de notre régénération. Mais dans un coup aussi décisif pour le triomphe ou la chute de la liberté, il est permis de balancer un instant sur le choix des moyens à employer ? Pour rendre la politique nulle dans la main des tyrans, il faut que les peuples libres sachent s'humilier à en faire usage ; la politique est le vice des cours ; mais elle deviendrait une vertu pour nous, si nous savions la tourner contre le despotisme même. Ainsi nous devons politiquement examiner, si ceux qui nous proposent de déclarer la guerre, n'ont pas toujours et les mêmes projets à notre égard ; il faut voir si cette détermination est une suite de la sincérité de la sanction de notre constitution, ou si elle n'est qu'une explosion de cette douleur, de ces tourments qu'on n'a pas même su cacher pendant que la nation travaillait à sa résurrection. Oui, je suis méfiant ; mais si c'est une faiblesse, je demande qu'on fasse au moins quelque petite chose pour me donner la vertu contraire. Je serais sans doute injuste si je me défiais des Pétion, Røederer, Robespierre et d'Anton ; mais Barnave et ses amis sont-ils en droit d'exiger que je prenne leur masque pour des couleurs naturelles. D'ailleurs, si l'on n'avait rien négligé pour prévenir nos malheurs, je croirais au remède qu'on y propose : mais outre que je me défie des mains qui me le présentent, je demande si je suis dans un état assez critique pour me jeter entre la vie et la mort.

Examinons en effet notre situation. - Quand nous nous plaignons d'être encore dans une espèce d'état de révolution, nous oublions sans doute les barrières immenses qui séparent l'esclavage de la liberté. Nous partons du trajet que nous avons fait, sans regarder celui qui nous reste à faire, et ce calcul est tout à l'avantage de nos ennemis : car ils s'attendent depuis longtemps à tirer parti d'une des plus belles qualités qui nous caractérisent ; ils croient que la vivacité nationale se changera en impatience, et que las d'avoir été trois ans Spartiates, nous redemanderons nos anciennes habitudes. Ils se flattent que cette même vivacité nous portera à jouer imprudemment notre constitution contre une victoire, et que nous ne chercherons qu'à terminer, sans nous embarrasser du succès. Mais quel est celui de nous qui ne doit pas savoir que, si nous eûmes besoin de notre impétuosité, de courage, pour renverser le despotisme, il ne faut plus que de la prudence pour nous mettre à l'abri de ses tentatives....

<sup>2</sup> Barnabé Farmian Durosoy. Journaliste à « *la Gazette de Paris* ».

<sup>3</sup> Jacques Mallet du Pan. Journaliste suisse au « *Mercur de France* ». Rédige, à la demande de Louis XVI, ce qui devient le manifeste de Brunswick.

D'ailleurs, quelque pénible que soit notre situation actuelle, ce n'est pas sur l'avenir heureux que nous désirons, qu'il faut jeter les yeux ; c'est en nous rappelant les humiliations de notre existence passée, c'est en portant nos regards sur cet état de dégradation dans lequel nous tenait impérieusement l'aristocratie, que nous trouverons des moyens assez puissants pour contenir notre impatience, et nous apprendre à supporter notre état. Laissez le lâche et vil égoïste être insensible aux douceurs de la liberté, et ne voir de constitution que là où il trouve ses jouissances. Laissez quelques méprisables individus pleurer sur le tombeau de l'aristocratie, et n'en agiter la cendre impure que parce qu'ils en regrettent tous les vices.

Pour raisonner juste sur l'état de l'empire, il ne faut pas s'en tenir aux discours intéressés de ces perfides agioteurs, qui ne vivent que des alarmes du peuple. Si quelques branches de commerce qui ne tenaient qu'à un luxe ridicule et seulement faits pour la ci-devant noblesse, ont un peu perdu de leur importance, ce ne sera pas certainement la guerre qui leur rendra leur splendeur : si l'argent est rare, ce n'est pas le besoin qu'on en aurait pour faire la guerre, qui le rendrait plus commun : si enfin l'ordre n'est pas encore rétabli dans nos finances, ce n'est pas une raison pour courir en ensevelir le reste sous les ruines de quelques citadelles étrangères.

Ceux qui sont dans l'opinion que nous devons déclarer la guerre, s'appuient sur les dépenses immenses dans lesquelles nous engageraient un simple état de défense. Mais il faut d'abord observer que cet état d'attente ne serait pas de longue durée ; car ou nos forces en imposeraient aux puissances étrangères et alors elles trouveraient notre constitution très légale ; ou bien elles voudraient poursuivre avec opiniâtreté leurs projets chevaleresques, et alors nous serions plus forts chez nous avec beaucoup moins d'argent et de soldats que si nous nous écartions de notre territoire. De plus, ceux qui sont pour l'attaque n'auront certainement pas l'imprudence d'attaquer la moindre puissance, sans avoir préalablement mis toutes les frontières en bon état de défense, pour résister aux incursions des autres potentats. Dans tous les cas, il faudra donc faire de grandes dépenses, et l'on ne saurait nier qu'elles ne soient plus considérables dans les cas où nous conduirions des années au de-là de nos frontières.

Je suis un peu surpris qu'on ait voulu sérieusement nous assurer que les couronnes étrangères ne prendraient aucune part à nos querelles de Worms et de Coblenz Comment peut-on douter des vues perfides des souverains qui n'ont jamais pris la peine de les cacher ? A-t-on soupçonné un citoyen français en Espagne, sans qu'on l'ait promptement et contre toute justice puni de notre révolution ? N'a-t-on pas brûlé la cocarde nationale dans les états du roi de Sardaigne ? La cour de Naples, comme celle de Rome, n'a-t-elle pas ignominieusement chassé tous les Français de l'Italie ? Léopold a-t-il accordé l'hospitalité à d'autres que des aristocrates ? Regarderait-on le roi de Prusse comme patriote ? et douterait-on que la Russie ne soit décidée à se servir de la Suède pour nous faire tout le mal possible.

Croyez-moi, si l'un des colosses du despotisme est abattu, il n'a pas moins ébranlé toute la terre en tombant de sa hauteur gigantesque. Si cette masse énorme a renversé par sa chute ces antiques et effrayantes tours où une longue génération de despotes se jouait impunément de la justice et de l'humanité, elle n'a anéanti ni les droits de l'orgueil, ni les fureurs de la vengeance. Si elle a brisé les fers de plusieurs millions d'esclaves, elle n'a pas écrasé tous les tyrans.

Ce ne sera pas votre déclaration de guerre, ce ne sera pas votre descente à Worms qui détruira la coalition des despotes. Cette guerre sera celle de l'orgueil contre l'égalité, de tous les vices contre toutes les vertus ; et la première loi de la création étant que le mal n'est pas moins que le bien dans ses principes, vous aurez beau faire, leur combat sera toujours éternel.

Des orateurs ont cru pouvoir calculer les résolutions des rois sur la politique connue ; cela est excellent dans une guerre ordinaire, c'est-à-dire, de roi à roi. Mais quand le despotisme voit saper son système favori par ses fondements, il est intéressé à changer de marche et dans son délire il peut jouer le tout pour le tout. On vous crie : prenez Coblenz et tout est fini. Non, je pense au contraire que tout ne finira que dès que vous songerez sincèrement plus à vous qu'à Coblenz, car il ne faut pas s'y tromper, l'espoir de nos émigrés se fonde davantage sur ces brigands qui sont encore parmi nous, que sur ces misérables légions qui voltigent au-delà du Rhin. Tous les Coblenz ne sont pas en Allemagne, et si vous songez à détruire les vôtres, je dirai comme vous : finissez avec Coblenz et tout est fini ; c'est-à-dire, veillez aux manœuvres de l'intérieur, étouffez le fanatisme et l'aristocratie ;

ou craignez que ces comédies de Worms et de Coblenz ne soient que des faibles préludes pour vous distraire des scènes tragiques qui se préparent au sein même de la France. Si vous n'aviez pas d'ennemis dans l'intérieur, si vos frontières étaient en général sous bonne et sûre garde, je soutiens que vous pourriez non seulement mépriser Coblenz, mais encore voir s'éteindre la grande ligue des tyrans. Pesez cette vérité et voyez ce qui nous reste à faire au lieu de déclarer la guerre.

Outre que cette déclaration de guerre serait impolitique, vous manqueriez complètement votre but dans cet acte de vengeance : car en attaquant, vos coups ne porteront pas sur les coupables déserteurs de la patrie ; ils mettront des milliers de victimes allemandes entre eux et vous ; au lieu que si vous les attendez, ils seront forcés de marcher à la tête de leurs esclaves pour exciter leur fureur mercenaire ; ils se feront même gloire de venir faire flotter le panache blanc sur votre sol, et alors ils ne vous échapperont plus.

Une autre considération non moins importante, c'est celle de ne pas chercher à donner trop de considération à des individus qui ne s'agitent maintenant que parce que leur plus grand tourment est d'être nuls. Ils ont, vous le savez, dans leur délire romanesque transplanté Versailles à Coblenz ; ils y traitent en cabinet de France ; il ne faudrait plus qu'une déclaration de guerre pour donner de la consistance à ce nouveau royaume. Livrons-les à leurs amusements ridicules ; laissons leurs, leurs monseigneurs, leurs marquis, leurs grandeurs, leurs laquais et autres ustensiles parfaitement usés parmi nous. Que ceux mêmes qui fournissent le lieu de la scène, que tous ceux qui en protègent, qui en alimentent les ridicules auteurs ne soient regardés par nous ni comme ennemis, ni comme alliés. Laissez faire ces têtes couronnées : laissez coaliser ces orgueilleux potentats ; s'ils osent nous attaquer sans raison, cette injustice sera la dernière qu'ils feront à l'humanité.

Je sens comme vous que nous pouvons demander raison des outrages faits à la souveraineté de la nation française. Je sais qu'aucun roi de France n'eût souffert un jour ce que nous supportons depuis près de trois ans. Mais je vous le demande, devons-nous strictement nous conduire, comme on nous conduisait avant la révolution.

Ne nous enlevons pas, par une attaque imprudente, l'avantage d'intéresser tous les peuples en notre faveur. La guerre est un fléau, qui, à juste titre, rend haïssable celui qui en allume le flambeau : mais le parti qui est attaqué, mais celui qui ne fait la guerre que pour défendre les droits les plus sacrés, attire seul à lui tous les sentiments de la nature et tous les vœux de la vertu.

Cependant si les raisons que je viens d'alléguer ne rendent pas mon opinion dominante, qu'on ne s'attende pas à me la voir soutenir avec une opiniâtreté dangereuse. Je ne puiserai pas de preuves dans des suppositions alarmantes, quoique déifiant, je ne sais l'être qu'avec raison, je ne me permettrai de lire de soupçons injurieux que sur les fronts des individus vraiment suspects, vous ne m'entendrez pas vous dire que nous sommes hors d'état de faire la guerre, car si je m'obstine à soutenir que nous ne devons pas attaquer, c'est que j'espère qu'on nous attaquera.

Je le répète, ne négligeons pas entièrement le maniement de cette armée si utile dans les cours et si dangereuse dans les mains des intrigants ministériels. Nous avons assez donné à la bonne foi, donnons aussi quelque chose à la politique, servons-nous en surtout pour déjouer nos ennemis de l'intérieur ; ils nous ont vu calmes aux deux vetos, et ces deux occasions quoi qu'alarmantes n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendait, on ne nous propose peut-être maintenant la guerre que pour mettre notre patience à une troisième épreuve ; on cherche à échauffer les opinions sur les intérêts les plus vifs. Les uns disent oui, dans l'espoir que nous soutiendrons non, et l'on se persuade peut-être qu'on quittera la tribune, pour voler au champ de Mars. Mais les temps sont changés.

Remarquez, messieurs, que c'est à l'instant où l'on propose la grande question de la guerre que l'ombre Feuillantine, que ce fantôme anti-jacobin sort de son antre ténébreux ; voyez que cet égout, longtemps fermé, ne s'ouvre maintenant que pour empoisonner l'empire de ces miasmes perfides et ministériels. Car enfin, qui sont ceux qui président à ce cercle hypocrite, ce sont..... Mais vous les connaissez, vous savez, messieurs, que s'ils furent moins détestés que les Maury<sup>4</sup> et les Cazalès<sup>5</sup>, c'est par la raison qu'ils étaient moins vertueux. Fermes dans leur opinion, ces deux héros de

<sup>4</sup> Jean-Sifrein Maury. Député du clergé.

<sup>5</sup> Jacques Antoine Marie de Cazalès. Député de la noblesse.

l'aristocratie ne quittèrent jamais ce caractère qui met le crime même au-dessus de la nullité du vice qui ne sait que ramper.

Il n'est pas difficile de s'apercevoir que ce n'est qu'après avoir essayé toutes les ressources du fanatisme et de l'aristocratie qu'on propose maintenant un autre projet de division à la nation française. On a cherché à faire voyager des grains pour irriter des citoyens alarmés contre leurs officiers municipaux ; on a fermé les yeux sur les manœuvres scandaleuses des prêtres séditeux ; on a cherché à ensanglanter les colonies pour exercer la fureur contre des victimes innocentes ; on a fait brûler à Carpentras, quelques mèches de contre-révolution ; Arles, Montauban et Uzès ont vu se tramer dans leur sein même les complots les plus iniques. Bien plus que la prudence, la main du destin qui veille sur la France, a arrêté tous ces incendies. Mais, en les arrêtant, a-t-on coupé les bras des incendiaires ? Non, messieurs, le peuple a connu ses malheurs, il s'en est plaint ; on a dit *veto*, rien de plus : et on a baigné nos colonies de sang pour avoir un motif d'étouffer les amis des noirs : on cherche maintenant des moyens de meurtre pour que la nation affligée en demande ensuite raison aux Jacobins. Ce sont, dira-t-on, ces amis de la constitution, ce sont leur discours, ce sont enfin leurs écrits qui ont irrités les rois nos voisins ; et ces âmes, assez faibles aujourd'hui pour aller s'alimenter du génie des Feuillants, ne seront pas moins crédules, alors qu'on leur conseillera le trouble et tous les malheurs de la division la plus cruelle.

Je prévois, d'autant mieux, ce but perfide que je n'ose apporter sur mes lèvres tous les soupçons que j'ai dans le fond de mon cœur. Je suis si persuadé que c'est pour que nous en venions aux mains entre nous qu'on cherche à échauffer nos opinions sur les objets essentiels ; j'en suis, dis-je, si convaincu que si je possédais même toute la magie de l'éloquence, je ne m'en servirais pas pour confondre ceux qui suscitent cette déclaration de guerre. Je tremblerais de fournir un aliment séditeux au feu sacré qui ne dévore déjà, que trop ardemment peut être, le cœur des vrais patriotes las d'être le jouet de leurs perfides ennemis.

Ainsi loin de chercher à diminuer cet enthousiasme guerrier qui nous est nécessaire, sans doute, j'invite moi-même le terrible *Hercule* à s'armer de sa massue ; mais je le répète, un dieu n'a pas besoin de frapper pour montrer sa puissance ; .... ou si ses ennemis le forcent à appesantir son bras sur eux il sait où les trouver, et ne confond jamais l'innocent avec le coupable.

Mais, dit-on, cette attitude de guerre défensive est fatigante ; ah ! croyez-moi, la sentinelle patriote, qui veille à l'entour de l'autel de la liberté, ne compte pas ses heures de factions avec l'impatience d'un esclave.

On se croit de même fondé de soutenir qu'il est plus facile de s'élancer dans le danger que d'attendre, et qu'une telle attitude lasse la patience ; il est peut-être dans la nature d'un automate prussien d'avoir besoin de tout le désordre des combats pour lui inspirer les fureurs guerrières ; mais le soldat citoyen, le Français enfin n'a pas besoin qu'on lui parle toujours de guerre pour exciter son courage. La prise de la Bastille fut le premier effort guerrier de ceux qui l'ont conquise, aussi me crois-je dispensé de répondre à ceux qui pour nous décider à une attaque, disent que le Français n'a que cette vivacité du choc, cette chaleur du moment ; Anglais ou Français, les moments de chaleur d'un homme libre sont tous ceux où l'on veut attenter à sa liberté. Je me résume donc, et je crois qu'il serait de notre prudence de ne pas oublier l'intérieur de l'empire pour jeter entièrement nos regards au-delà de nos frontières. D'abord il est nécessaire de marquer, par un bon décret, comme l'a dit le véhément patriote Danton, le front perfide des lâches déserteurs de la patrie. Il faut avant que de fixer son opinion sur la déclaration de guerre, ne pas négliger les précautions que le civisme le plus pur nous a souvent indiqué dans cette même tribune. Il est important sans doute d'obéir lorsque les pouvoirs constitués auront parlé ; mais il n'est pas défendu jusqu'alors de manifester les vœux et les besoins de la patrie.

S'il arrive que mon opinion ne soit qu'une erreur, si le bonheur général exige que la nation française aille punir l'insolence de nos ennemis de l'extérieur, j'invite la nation à se charger elle-même de la rédaction et de l'envoi des manifestes ; il importe d'instruire l'univers que nous vouons une haine cruelle à tous les despotes et à leurs méprisables agents ; mais qu'au milieu même des horreurs de la guerre, nous respecterons le repos des chaumières, ainsi que les propriétés et la vie de ceux qui les habitent.

Citoyens, dont les mains ont touché l'autel sacré de la patrie, je ne vous rappellerai pas vos serments, nés pour la liberté, vous ne pouvez être que les ennemis du despotisme. Et vous, la moitié de nous-mêmes, vous dont la séduisante éloquence sait ne rendre aucune vertu pénible, c'est aussi sur vous que compte la patrie !.... Montrez à nos guerriers les couronnes civiques qui les attendent.... Munissez-vous des cocardes nationales, et voyez que les Houlans<sup>6</sup> les plus intrépides ne les refuseront pas dès qu'elles leur seront présentées par la main des grâces.

C'est après la victoire que je consens à dépouiller toute méfiance à l'égard de ceux que je crains maintenant. C'est alors que je parlerai de bon cœur de ministres et de rois patriotes ; j'avoue cependant que je ne dirai pas tout à fait comme M. Brissot, que dès que le roi sera patriote, les Jacobins deviendront royalistes et les ministériels deviendront Jacobins. »

François Doppet, discours prononcé au club des Jacobins, le 25 décembre 1791.

---

<sup>6</sup> Soldats autrichiens.